Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 10 (1980)

Heft: 4

Rubrik: D'une génération à l'autre : solidarité en chaîne

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.01.2026

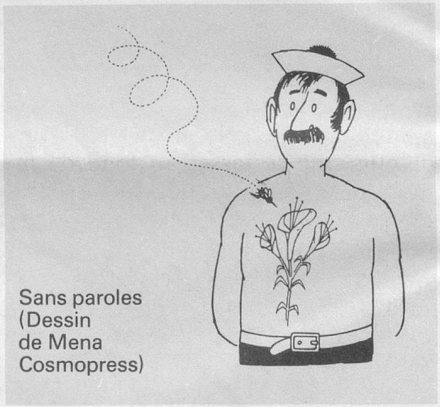
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

D'une génération l'autre

Geneviève

Solidarité en chaîne

Noël!... Mais c'est loin me direz-vous. C'est vrai, c'était l'année dernière, comme toujours d'ailleurs, une période d'euphorie, d'attente, d'espoir, d'effervescence où les flocons se mêlaient aux lumières scintillantes des guirlandes électriques, où les enfants s'agglutinaient au chaud dans les magasins de jouets, où les ménagères dévalisaient les supermarchés, où chacun s'affairait pour rentrer bien vite chez soi. C'était toute cette agitation, mais aussi toute cette indifférence.
Chacun est si préoccupé par ses impôts, ses cadeaux, ses vacances, qu'il n'a guère de temps d'ouvrir grands les yeux et de regarder en face de lui, autour de lui dans ces instants-là. C'est dommage, car ce conte de Noël, chacun d'entre nous peut le vivre et quoi de plus beau qu'un conte? Souvenez-vous des contes de Perrault, du Chat botté, de Cendrillon... comme ils nous ont fait rêver pendant notre enfance!
Aujourd'hui notre bon sens d'adulte nous oblige à quitter ce monde imaginaire pour une terre plus réaliste, pourtant il ne tient qu'à nous d'y greffer quelques histoires comme celle-ci.
20 décembre, M. Jean arrache les feuillets du calendrier et murmure dans sa barbe de trois jours: «20 décembre... Encore deux jours et elle sera là, elle pourra m'emmener chez le médecin, m'acheter mes médicaments, me rassurer».
Deux jours c'est long! Cette maudite fièvre aura peut-être empiré? Ces cauchemars insupportables, m'auront-ils laissé un peu de répit? Aurai-je encore la force dans quarante-huit heures de me préparer une tisane? Deux jours... serai-je toujours en vie?»
M. Jean à 68 ans. Il a beaucoup voyagé. Il a connu la guerre, le deuil, la fortune, la solitude, la maladie. C'est un apatride qui adopte le patriotisme du pays qu'il traverse. Hier il était algérien, français, canadien, aujourd'hui il est suisse, demain peut-être sera-t-il belge? L'argent pour lui n'est rien, il n'y a que les gens qui ont de la valeur. De tous ces revers, de toutes ces infortunes, il ne garde aucune amertume.
Dans le dénuement le plus complet de sa mansarde sise au bord du torrent, il parle avec aisance de «son chez soi» qu'il ne voudrait nullement échanger contre un appartement moderne. C'est merveilleux cette noblesse dans la pauvreté car ce que M. Jean ne dit pas, c'est que sa maigre rente d'AVS, ne lui permettrait pas de vivre dans le confort. Il ne se plaint jamais, même dans les pires moments. De ces deux jours de fièvre et de délire il avouera avec humour: «Jamais Prince Charmant ne t'aura attendu si longtemps et si impatiemment ma petite infirmière».
23 décembre: M. Jean va beaucoup mieux. Il songe même à mettre le nez dehors pour admirer le paysage immaculé, féerique, qui s'est créé pendant son alitement, pourtant il ne désobéira pas à son infirmière car sans son intervention et ses soins il ignore ce que serait son état. Il est heureux, heureux d'avoir retrouvé quelques forces, heureux de n'être pas seul, surtout en cette veillée de Noël. Il avait si peur d'être oublié de tous pour ce 25 décembre. Maintenant il sait qu'il aura au moins la visite de sa protectrice.
Geneviève n'a pas encore osé lui avouer qu'elle sera absente quelques



Sans paroles (Dessin de Mena Cosmopress)

L'air de Paris

Jean Nohain

Avoir 80 ans...

Je viens d'avoir 80 ans, bien chers aînés, et je n'en reviens pas moi-même. Quatre-vingts ans!
Ainsi donc, ce beau petit garçon de quatre ans, en tablier à carreaux blancs et rouges et dont la photographie me sourit si ingénument chaque jour dans mon bureau de travail, cet innocent petit «Jaboune» (c'était le nom que me donnaient mes parents...) a traversé son siècle — et quel siècle! — le cœur plein de souvenirs, de joies, de peines, de chagrins et d'espérances... Et je suis toujours là, ému et émerveillé. Et beaucoup d'entre vous aussi: merci!
Comment ne pas se rappeler avec nostalgie, quand on atteint «notre âge», tous les hommes illustres, éminents, exceptionnels, qui auraient tant aimé avoir, eux aussi, 80 ans... et qui ne les ont pas eus.
Les plus grands conquérants du monde: Alexandre est mort à 36 ans, Annibal à 64 ans, Jules César à 57 ans, Napoléon Ier à 52 ans.
Et Molière à 51 ans, Alfred de Musset à 47 ans, Baudelaire à 46 ans, Rimbaud à 37 ans.
Ils se sont «éteints» après avoir «ébloui» leur temps alors qu'ils avaient encore tant de clartés et tant de luminosités à nous apporter.
Shakespeare est mort à 52 ans, Pascal à 36 ans... Watteau à 37 ans et les plus grands maîtres de la musique ne furent même pas quadragénaires: Mozart, 35 ans... Chopin, 39 ans...
On se sent presque gênés d'être encore là quand on consulte l'étincelante nomenclature de ces héros de génie auxquels le sort n'a pas permis d'exprimer jusqu'au bout ce qu'ils avaient à dire, à peindre ou à chanter. Que de poèmes, que de tableaux, que de musiques perdues. Et comme nous avons de la chance, nous, d'être encore là avec nos mélancoliques quatre-vingts ans.
Consolons-nous en nous penchant vers nos propres aînés. Nous en

jours. Elle a seulement fait part de ses inquiétudes à la petite épicière du quartier.
24 décembre: M. Jean ne comprend pas. Depuis 14 h. il a eu plusieurs visites: Mme Durand, une proche voisine avec une télévision portative et la promesse d'une visite quotidienne; Mme Bertrand avec un panier de victuailles; M. Robin, le patron du café où il aimait à se rendre parfois, avec quelques litres de «remontant»...
M. Jean, qui hier encore sombrait seul dans la torpeur de la maladie et n'osait songer à ses Noëls d'antan, était debout, muet, des larmes noyant ses yeux bleus. Il ne comprenait pas, il ne savait plus s'il délirait ou s'il devait remercier tous ces braves gens...
Geneviève non plus, ne comprit pas tout de suite. Pourtant en rejoignant son bureau ce soir-là, elle eut le clé de l'énigme: une petite carte blanche dans sa boîte à lettres avec quelques mots griffonnés: «Partez sans souci, j'ai trouvé du réconfort pour votre protégé. L'Epicière».
Cette petite dame blonde, tout sourire et effacement, inconnue jusqu'à ce jour, avait su toucher les cordes sensibles de ses clients pour créer tout un réseau de solidarité.
Je n'ai pu résister à l'envie de vous conter cette belle histoire, avant qu'elle aille se tasser au fond de ma mémoire pour ne devenir avec le temps qu'un simple souvenir. Elle n'a pas de conclusion, elle n'a pas de morale, elle n'a pas de fin: demain c'est vous qui lui donnerez une suite!
Racontez-moi.

Geneviève

connaissons tant qui ont quatre-vingt-dix ans, quatre-vingt-quinze ans, et des centenaires exemplaires.
Quatre-vingts ans. Que d'amis m'ont déclaré avec un enjouement un peu forcé: «Vous avez quatre fois vingt ans, cher Jean Nohain!» Et chaque fois, je pense au mot du grand philosophe Bergson: «Quatre fois vingt ans? Pourquoi ne me dites-vous pas plutôt que j'ai vingt fois quatre ans?»
C'est le vœu que je forme pour les octogénaires d'«Aînés» et que je forme pour moi-même: puissions-nous garder, jusqu'au bout, la fraîcheur et la pureté d'un petit garçon de quatre ans... pareil au petit Jaboune en tablier à carreaux blancs et rouges de mon bureau.
Votre vieil ami

Jean Nohain

Mes souvenirs

André Chabloz

Matinée de fenaison

Aujourd'hui, toute la maisonnée s'est levée à 5 heures: il fait si bon travailler aux premières lueurs du jour, quand l'air frais stimule les mouvements. On a plaisir à épancher les larges andains que crée la faucheuse dans l'herbe encore humide de rosée. Et tout de suite les graminées mûres qu'alourdit le brouillard du matin, les trèfles roses, les sainfoins amarante, les scabieuses bleu pâle, les boutons d'or s'affaissent doucement, formant des bouquets qui s'alignent d'eux-mêmes sur le sol rasé.
Quand le soleil pointe derrière le Moléson, la moitié du pré est fauchée, mais les premiers rayons d'argent sont sans chaleur; pourtant ils s'allongent, se dorent peu à peu et sèchent l'herbe haute des prés.
Bientôt arrivent Jeanne et Pierrette, jeunes filles en cotillons simples et souliers plats; les manches de leur chemise ne couvrent que le haut de leurs bras. Elles piquent de leurs fourches de bois l'herbe fauchée qu'elles soulèvent pour l'épancher en couche régulière.
Le soleil est monté dans le ciel; il fait chaud maintenant, Ulysse ôte son gilet; les filles nouent leur chevelure dans un mouchoir rouge. Des moineaux piaillent dans les arbres du voisinage; le facteur lance une plaisanterie en passant sur la route. Toute la ferme est maintenant réveillée; un char roule sur le pavé de la cour, des gens s'interpellent, la fermière répand des graines sur le sol où se précipitent des poules avides.
Maintenant l'herbe éparpillée s'est flétrie et la chaleur a réveillé les sauterelles qui sautillent dans les andains. Pierrot, l'enfant de la ferme, apparaît au fond du pré fauché; il apporte le repas de midi. Faneuses et faneurs plantent là fourches et râteaux et s'installent à l'ombre d'un grand chêne. L'enfant sort du panier un bidon, une miche, du fromage et un baril plein d'un vin rouge léger. Silencieux, ils taillent des tranches épaisses et larges; ils ont coupé du fromage et mangent en s'appliquant, sans rien dire, et ménagent leur vin.
Le repas fini, ils ont eu du mal à se lever. Ils sont restés encore un peu et se sont frotté les mains pour reprendre courage avant de retourner à leur pénible labeur.

A. C.

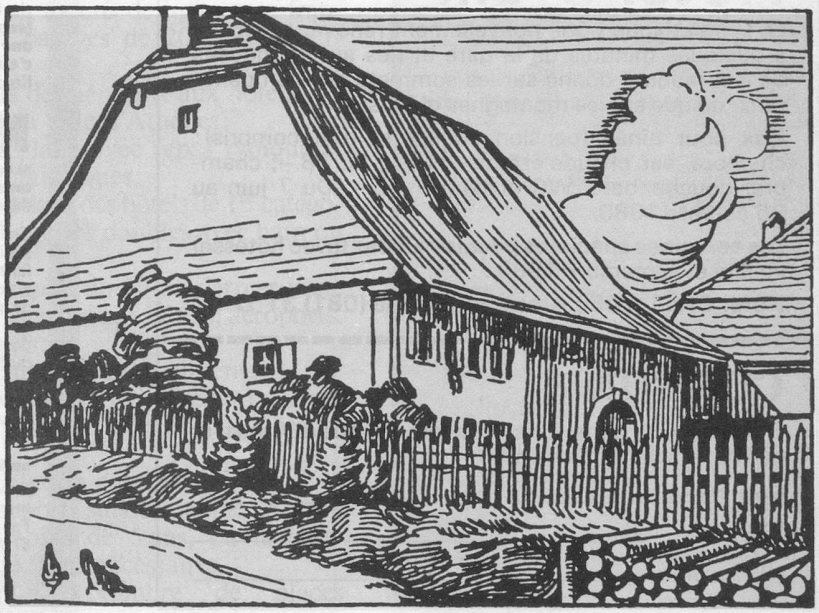



Illustration de David Burnand extraite de «Terre où j'ai vécu», Attinger éditeur, Neuchâtel.